

Richard Millet

Cœur blanc

Nouvelles



P.O.L

Extrait de la publication

Cœur blanc

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions P.O.L

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983.

L'INNOCENCE, 1984.

SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985.

L'ANGÉLUS, 1988.

LA CHAMBRE D'IVOIRE, 1989.

LAURA MENDOZA, 1991.

ACCOMPAGNEMENT, 1991.

L'ÉCRIVAIN SIRIEIX, 1992.

LE CHANT DES ADOLESCENTES, 1993.

Chez d'autres éditeurs

LE SENTIMENT DE LA LANGUE, *Champ Vallon*, 1986.

LE PLUS HAUT MIROIR, *Fata Morgana*, 1986.

BEYROUTH, *Champ Vallon*, 1987.

LE SENTIMENT DE LA LANGUE II, *Champ Vallon*, 1990.

LE SENTIMENT DE LA LANGUE I, II, III, *La Table Ronde*, coll.

« La Petite Vermillon », 1993.

Richard Millet

Cœur blanc

Nouvelles

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-395-4

C'est en vous-mêmes que vous êtes à l'étroit.

II, Corinthiens 6

Cœur blanc

J'ai souvent fait l'amour tout seul. Je ne m'en plaignais pas. Joseph, le boulanger, disait d'ailleurs que je deviendrais fou si je ne le faisais pas. Je n'étais pourtant pas plus timide qu'un autre, mais à cette époque, chez nous, les filles ne se donnaient pas facilement. Il y avait bien les filles à musiciens, après les bals, ou les femmes de forains, mais elles étaient brutales, pressées, riaient quand on se retirait d'entre leurs cuisses et nous soufflaient à la figure la fumée de leurs cigarettes. Je ne savais pas encore que la douceur est la seule force des femmes, et leur vraie cruauté ; et si les amoureuses m'ennuyaient, me mettaient en colère, c'était, disait Joseph, que j'étais incapable de chasser le souvenir de ma mère séduite à seize ans, abandonnée, puis épousée par le même homme, mon père, bien des années plus tard et sans qu'il ait vraiment racheté ses torts. Il ne me détestait pas, je crois, mais il ne

pouvait s'empêcher de me battre, lorsqu'il avait bu, parce que, soufflait-il, j'étais trop beau et qu'on voyait trop que j'étais le fils de ma mère.

A treize ans, je m'étais laissé longuement caresser par une femme du bourg, une veuve qui m'avait donné ce premier plaisir sans cesser de fumer ni de sourire, triste, presque lasse, les yeux tournés vers la fenêtre, comme si je n'avais pas été tout à fait là. Je n'en avais pas moins cru que je connaissais tout de l'amour. L'année suivante, j'avais suivi avec quelques autres le grand Marc derrière l'église, où il avait contraint une jeune romanichelle à nous montrer ses seins, qu'elle avait magnifiques, couleur d'ambre clair, et lourds comme un pis de chèvre. La fille nous regardait avec hauteur, la bouche serrée ; Marc avait mis la main à sa braguette ; quand elle lui demanda ce qu'il attendait, ce que nous attendions tous (elle criait presque silencieusement, comme si elle consentait à tout et que de ce consentement elle se souciait aussi peu que de mourir), Marc haussa les épaules, blêmit, puis il cracha aux pieds de la fille et s'en alla. Nous le suivîmes en silence ; avant de passer le dernier contrefort de l'église, je me retournai : la fille achevait de reboutonner sa chemise et me souriait avec un air tendre et lointain que je n'ai jamais compris mais qui me brûla le ventre. Tout autre que moi l'eût rejointe, entraînée dans un hangar tout proche et goûté à ses seins. Tout autre que moi se fût donné l'illusion durable d'amours orientales dont ceux qui rentraient des combats d'Algérie nous exagéraient les fastes. Je détournai la tête, presque indigné qu'une fille

qui avait été si près de se faire violer s'offrît à présent à l'un d'entre nous. Que je restasse innocent jusque dans le mal me déconcertait ; j'aurais voulu pleurer : je ne pouvais me tirer que du sperme en songeant aux seins et au sourire de la jeune romanichelle. Le même soir, je retournai derrière l'église : les nomades avaient levé le camp. J'en étais heureux, et certain que le plaisir qu'elle m'aurait donné eût été moindre que celui que nous trouvâmes, tous ensemble, Marc, les autres et moi, à nous délivrer en rond, debout, à l'endroit où s'était tenue la fille. Sans doute est-ce ce jour-là que je décidai de rester chaste : décision en vérité peu claire, et chasteté bien singulière, à quoi je ne me tenais qu'au prix de coups de poigne quasi quotidiens, très vite, et n'importe où, en plein champ, dans les cabinets, dans les granges, entre deux portes, dans le fournil, les yeux au ciel, avec souvent des larmes brèves, ou riant comme un innocent.

Mon père disparut. Il nous fut aisé de dire qu'il était parti pour l'Algérie et qu'il était tombé au combat, car, pour nous, il n'existait plus depuis longtemps ; et s'il était revenu, il eût en vain clamé dans tout le bourg qui il était, nous n'aurions pas vu en lui autre chose qu'une figure surgie de l'au-delà avec une trogne rendue méconnaissable par les beuveries et les imprécations, et censée y retourner derechef. Ma mère travaillait à l'usine, préférant, me disait-elle, les échardes dans les paumes et la colle à bois qui lui faisait tourner la tête aux travaux de la ferme et au mépris de ses parents. J'avais dix-huit ans, peu de goût pour les études, encore moins pour la grande ville

grise où je vivais, pensionnaire toute la semaine, dans une indifférence grandissante à tout. Je quittai le lycée avant les examens. Il me plaisait de nous savoir vraiment pauvres : pour une fois, les choses me semblaient simples. Je trouvai normal qu'on ne m'appelât pas sous les drapeaux ; j'étais insignifiant. Je fus mis en apprentissage chez Joseph, le boulanger de Villevalaix. Naguère, celui de Siom m'avait, pendant deux étés, embauché comme mitron : je m'étais plié volontiers aux heures nocturnes ; mon indifférence me disposait autant à la droiture qu'à la servilité ; et l'odeur puissante de la farine, du levain, du pain en train de cuire me faisait oublier le monde. Cela, je fus heureux de le retrouver, même si les brûleurs qui chauffaient le four continuaient de me terrifier. Joseph était le maître de ce feu ; cet homme puissant et doux devenait effrayant quand il se mettait à hurler pour couvrir le bruit des brûleurs et dire que ces flammes n'étaient rien à côté de celles que les femmes pouvaient faire naître dans un cœur d'homme : il partait aussitôt d'un rire énorme qui découvrait ses dents gâtées et s'achevait dans une quinte de toux.

Je continuais à croire que les choses n'étaient pas assez simples. Je ne concevais pas que le mal existât autrement que par accident, et les guerres, la prostitution, les maladies, les crimes me semblaient presque irréels. Je vivais trop en moi-même pour n'avoir pas le cœur aussi enfariné que ma figure. Mon métier, je l'apprenais avec patience, presque avec goût. Il n'était d'ailleurs pas dépourvu de prestige. Tous les après-midi, Joseph s'en

allait faire sa tournée dans une camionnette jaune pâle où bien des femmes, disait-il, avaient pénétré et s'étaient allongées, sur une couverture de l'armée, pour se laisser aimer parmi les pains innombrables et chauds dont l'odeur achevait de leur faire perdre la tête. A peine s'il se cachait : nul époux, frère ou père n'eût songé, en voyant la camionnette remuer dans un chemin creux, malgré la rage ou le dépit, à en tirer les corps mêlés ; il était le seul boulanger à des lieues à la ronde, son pain était bon, et les vieilles femmes murmuraient qu'un boulanger qui ne pétrissait pas que du pain mais rendait le goût de vivre à toutes ces femmes plus que mûres était un don du ciel ; et il se renversait pour rire, tout en caressant entre ses jambes une bosse dont l'ampleur expliquait, autant que son état quasi sacré de boulanger, son impunité. J'avais même entendu un mari murmurer, un soir d'ivresse, que c'était aussi bien comme ça, qu'après tout ça calmait sa bréhaigne de femme qui le laissait à présent en paix.

J'avais pris pension, dans le haut du bourg, chez la mère Teilhac, une de ces noires bonnes femmes qui semblent avoir toujours été veuves. Sa maison, un peu en retrait de la route, dans le tournant, abritait un minuscule bistrot – une buvette, comme elle disait –, et des chambres très claires où quelques jeunes gens comme moi venaient oublier qu'ils étaient laids, timides ou pauvres. Je finis par aimer ma chambre, le papier peint d'un bleu passé, le petit lavabo et son miroir piqué, l'armoire de bambou qui fermait mal et s'ouvrait parfois dans la nuit comme pour laisser entrer dans la chambre

une visiteuse – cette bergère au sourire un peu mièvre et à la poitrine plate, par exemple, qui dormait dans un chromo, au-dessus du lit, et se reflétait dans la portemiroir. Mais j’aimais plus que tout les vitres à l’intérieur desquelles je pouvais compter les bulles d’air emprisonnées, et, devant la fenêtre, le vieux tilleul épais et courtaud, et encore, sur la gauche, les roses recouvrant une haute treille en ciment sous laquelle on pouvait boire mais où nul ne s’installait jamais, comme si c’eût été là un luxe inconvenant dans une aussi petite bourgade que Villevalaix, et plus encore pour les solitaires de la pension Teilhac. Comme eux, j’avais fini par aimer, mieux que les odeurs innombrables du printemps et des grands bois de sapins, au sommet de la colline, celles qui montaient de la cuisine : odeurs de soupe chauffant toute la journée sur la cuisinière à bois, de tabac gris, d’anisette et de vin. J’aimais surtout, après la fournée, m’endormir au petit matin dans l’odeur de pain frais que je rapportais du fournil et qui, plus que toute autre, emplissait, irrésistible et pure, ma chambre comme une pâtisserie. A peine si, au grand dam de la mère Teilhac, je prenais le temps de me débarbouiller : la fine poudre blanche que je mêlais à la blancheur des draps et qui me couvrait la figure, les mains et le torse me protégeait mieux, pensais-je avec bonheur, que la croix qu’une aïeule m’avait jadis attachée au cou et que j’avais perdue à l’internat. Farine que j’aimais, au réveil, faire voler devant la glace et qui, dans le soleil, devenait de la poussière d’or.

Je ne m’ennuyais pas. J’avais coutume d’être seul.

Joseph m'avait plusieurs fois offert de m'emmener en tournée pour connaître des femmes ; mais l'idée de passer derrière lui me répugnait et je ne concevais pas que l'amour ne fût pas une tâche solitaire. Je préférais demeurer sur mon lit, rêvassant aux chiens du soir, aux chansons que diffusait mon transistor, au bavardage des quelques gamins qui avaient fini par trouver le chemin de ma chambre et fumaient avec orgueil mes Gauloises, assis sur le rebord de la fenêtre, et renversant vers le ciel pour exhaler la fumée des mentons et des gorges d'une blancheur extraordinaire. Je demeurais chaste, de la façon que j'ai dite. On me prêta bien une liaison avec une jeune Portugaise qui venait faire les chambres, à qui, parce qu'elle me regardait avec des yeux trop brillants, j'avais fini par voler quelques baisers et que j'avais laissée aussitôt, tremblante et désappointée, malgré sa jolie frimousse – peut-être parce que, la troisième fois qu'elle vint dans ma chambre, elle prit, pour quatre baisers et un sein vite caressé sous la blouse, des mines de future épouse. Je ne songe pas à elle, aujourd'hui, sans effroi : elle se maria peu après avec un agent d'assurances de Guéret, à qui elle donna une fille et qui, sans qu'on sache pourquoi, tira sur l'enfant puis sur la mère avant de se faire sauter le crâne ; la jeune mère seule en réchappa, la mâchoire arrachée, le bassin brisé. Joseph me dit que j'aurais mieux fait de l'épouser, moi : elle était plutôt jolie, point bête, douce et travailleuse. D'ailleurs je me suis souvent caressé en songeant à elle ; je le lui ai même dit ; elle en a rougi violemment ; peut-être lui faisais-je peur ;

peut-être était-elle flattée de ce qu'elle ne comprenait pas tout à fait.

L'été vint, et avec lui Nadine, adolescente frêle aux cheveux courts et aux yeux dorés qui, pendant les vacances de Pâques, s'était prise pour moi d'une affection d'autant moins explicable que je lui avais toujours montré de la froideur lorsqu'elle montait dans ma chambre avec les autres gamins. Elle était l'unique enfant d'instituteurs limougeauds qui revenaient à Villevalaix pour les vacances. Je m'habituai à Nadine comme je m'étais habitué au chat de la mère Teilhac. Elle fut bientôt la compagne privilégiée de mes promenades ; je lui laissais choisir la direction, quoiqu'elle optât invariablement pour la ferme des Champs, d'où ma logeuse me faisait rapporter chaque soir un bidon de lait frais dans quoi Nadine aimait tremper les lèvres et le museau ; j'avais beau lui représenter que c'était sale, elle rétorquait qu'elle était propre, elle, plus propre que la mère Teilhac ou que moi ; et disant cela, elle se dressait sur la pointe des pieds pour brosser mes cheveux d'où tombait de la farine. Elle croisait alors les bras et me contemplait avec une petite moue. Elle avait treize ans, en paraissait quinze ou quatorze, selon les jours, et faisait semblant d'être encore une enfant alors qu'elle était déjà presque femme avec son corps délié, ses regards brillants, ses gestes précis et sûrs, ses moues hautaines et sa façon de soupeser son sein droit, quand elle croyait que je ne la regardais pas : ingénuité magnifique, à quoi je n'étais cependant pas assez sensible au goût de Nadine qui s'obstinait à voir en moi, plus qu'un

confident ou un observateur singulier, un mystérieux amoureux. Et d'elle je ne me serais pas autrement soucié, aimant avant tout sa capacité à écouter et à se taire, ses grands fous rires qui lui faisaient rayonner le visage, et son intelligence plus prompte que la mienne, oui, elle n'eût été qu'une agréable compagne de l'après-midi si elle n'eût mis un point d'honneur à me montrer qu'elle pouvait être autre chose, à me plaire d'une autre façon – à se rendre, comme elle disait, digne de moi.

Elle s'y montrait souvent si maladroite et agaçante que je cachais mal mon irritation ; de quoi elle prenait ombrage et restait parfois toute une après-midi sans me parler, ou même sans venir.

– Tu es indolent et inodore, me soufflait-elle pour finir, avec ce mélange de naïveté et de finesse qui la rendait si attachante et me faisait lui pardonner sur-le-champ. Elle ne comprenait pas, ajoutait-elle, qu'un garçon de vingt ans et une fille de treize puissent vivre autrement qu'amoureux et ne rêvent pas d'émotions plus vives et bouleversantes que ce plaisir qui lui était apparu dans les songes, qui l'avait laissée clouée à elle-même et dont elle attendait qu'il la cloue à autrui, puisque, disait-elle, il y avait des hommes et des femmes. Mon indolence semblait lui donner sur moi de ces droits que les femmes ont tôt fait de s'octroyer dès lors que nous leur livrons un peu de notre histoire. J'avais en effet, avec trop de complaisance et peut-être pour lui donner à ronger un os qui la récompensât de ce qu'elle me livrait d'elle, révélé à Nadine que j'étais, pour reprendre une de ses expres-

sions, un cœur à prendre. On voit combien je connaissais mal celui des femmes. Elle ne rêva plus que de régner sur le mien, me morigénant, me représentant qu'un garçon tel que moi ne pouvait vivre sans petite amie, que la vie n'était pas si féroce que je dusse rester tout seul, dans cette bourgade perdue, que j'avais tout pour plaire, et que s'il ne tenait qu'à elle (et elle disait cela avec un rire agaçant de petite maîtresse), je serais choyé comme jamais on ne le fut. Et elle eût bientôt décidé de tout, y compris de ma façon de me vêtir et des heures pendant lesquelles nous n'étions pas ensemble, si sa vivacité ne se fût brisée trop de fois contre mon indifférence et mon apathie. Elle me quittait fâchée, les larmes aux yeux, attendant un peu, avant de claquer la porte, que je la rappelle, guettant encore dans le couloir. Mais je ne songeais déjà plus à elle ; l'après-midi touchait à sa fin ; allongé sur le lit, les pieds nus entre les barreaux de cuivre, je regardais la lumière modifier les ombres de la chambre. Je me serais volontiers abandonné au sommeil, dans les odeurs de soupe qui montaient de l'escalier et se mêlaient à celles du tilleul et des roses trémières ; mais il me fallait, comme chaque soir, porter les mains à mon sexe qui se dressait à ce moment comme une douleur familière qui se ravive, me rappelant que j'avais un corps, et je me caressais jusqu'à ce que le sperme se soit répandu sur mon ventre.

Le tilleul poussait si près de la fenêtre que chaque nuit, en fermant les volets, j'en arrachais une feuille que je mâchonnais un instant avant de partir pour le fournil. Lorsque je découvris, ce soir-là, que Nadine, juchée sur

Chacune de ces histoires raconte un secret, et chacune est à l'image du secret qu'elle raconte : retenue et mélancolique d'abord, et puis violente, cruelle.

Elles se déroulent dans des provinces écartées, des provinces sentimentales aussi bien que géographiques, peuplées de femmes seules, d'adolescents tourmentés, de personnages titubants que la chair torture, et la solitude, et les regrets. Ils ont d'égales dispositions pour la droiture et la servilité, ils peuvent rester innocents jusque dans le mal qu'ils font avec aux lèvres un sourire de craie.

Richard Millet est né à Viam, en Corrèze, en 1953. Il dirige la revue littéraire Recueil. Cœur blanc est le dixième livre qu'il confie aux éditions P.O.L.



95 F
936131-5
ISBN : 2-86744-395-4
02-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS